

Les images qui vivent en nous en ces temps de Covid 19

Par Bernard KALOARA mars 2019

[Je promenai mon regard sur la mélancolie des dunes. Des rafales de pluie battaient leurs rousseurs, et de lourds nuages ardoisés s'accrochaient aux reliefs du paysage, traînant comme de grises écharpes au flanc de collines fantastiques.](#)

Le chien des baskerville - Arthur Conan Doyle

J'ouvre ma fenêtre, je vois la mer, je suis chez moi rue L'Olive à Paris, emmuré, oh surprise mais oui la mer est bien là, elle est arrivée à Paris, le déluge sans doute, je ne pensais pas le voir de si tôt. Je la vois, je la sens, j'entends les vagues, la mémoire de la mer se fait vivante, elle remplit mon âme et mon corps, je puise dans mes souvenirs, je me promène sur les vagues du silence, je vois la plage immense, le reflet de l'eau dans les plis du sable, Je vois les estrans, les dunes, les mouettes, les goélands, un phoque m'observe, nous nous regardons, il applaudit, je puise dans mes souvenirs, je ventile, mon cerveau, je respire à plein poumon, j'entends les cornes des sirènes, j'hume l'odeur de la marée, je me promène sur les prés salés, je sens l'odeur des vaches et des moutons. Paris a bien changé, je n'imaginai pas que j'y retrouverai mon cotentin chéri. Il est là, à ma portée, pas besoin même de me déplacer, sans doute même encore plus présent que si j'y étais physiquement. La fenêtre est un point de fuite par laquelle je fais advenir le monde, je fais rentrer le paysage dans la pièce où je suis confiné, c'est ce que les peintres paysagers appellent la perspective inversée. Je me représente la mer et elle me regarde, son image me la rend sensible et palpable. Le sensible, l'image fait exister les choses, les formes, elle fait de la mer cotentine un espace que je peux m'approprier en le rêvant. Le rêve est la forme suprême de l'illimité où « le moi refait la découverte que les limites se confondent avec les limites du monde et le monde tout entier est alors contenu et recrée dans le moi... Le rêve est la forme suprême de l'intimité pour chaque être vivant, mais cette intimité absolue plonge le sujet dans la matière de toutes choses » (E. Coccia, La vie sensible, 2020). En rêvant la mer dans l'état de somnolence où je suis l'opposition entre le moi et le monde disparaît et paradoxalement le confinement devient libérateur, les murs tombent, mon esprit les franchit et se perd dans le silence des vagues qui se perdent dans les estrans de Saint Germain sur Ay (petit village de la Manche), lieu magique de mes randonnées.

Le Covid 19 est un événement qui déborde, il nous oblige à penser le hors cadre, ce que précisément nos concepts ne nous permettent pas de saisir. Il résonne comme un châtimeut infligé à l'humanité pour sa démesure, son indifférence à l'égard des autres êtres, son matérialisme à outrance, sa croyance en la raison aux dépens des autres sens et notamment de la vie sensible. Par les limites qu'il met à notre action en nous interdisant toutes activités, il nous impose une véritable révolution intérieure, mettre de côté notre cogito triomphal et anthropomorphe pour renouer à ce que nous avons mis entre parenthèse le sensible qui est le mode d'accès au vivant. C'est précisément dans l'expérience de la proximité radicale avec nous mêmes, par le rêve et la mémoire de nos attachements sensibles que nous parviendront peut être à reconstruire un monde sur un fond animé du commun incluant ce que nous avons délibérément exclu, le vivant et l'organique. Le virus est la figure de la mort, mais qui dit mort implique en retour la vie et le cycle de la reproduction. Peut-être et j'ose l'espérer les humains de la planète après cette tragédie seront-ils en mesure d'ouvrir grand les yeux et de voir ce qu'il ne voyait plus, LA VIE. C'est le message que leur envoie Covid 19.